

J. M. G. LE CLÉZIO

HISTOIRE DU PIED

et autres fantaisies

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PROCÈS-VERBAL (Folio n° 353). Illustré par Baudoin (Futuropolis/Gallimard)

LA FIÈVRE (L'Imaginaire n° 253)

LE DÉLUGE (L'Imaginaire n° 309)

L'EXTASE MATÉRIELLE (Folio Essais n° 212)

TERRA AMATA (L'Imaginaire n° 391)

LE LIVRE DES FUITES (L'Imaginaire n° 225)

LA GUERRE (L'Imaginaire n° 271)

LES GÉANTS (L'Imaginaire n° 362)

VOYAGES DE L'AUTRE CÔTÉ (L'Imaginaire n° 326)

LES PROPHÉTIES DU CHILAM BALAM

MONDO ET AUTRES HISTOIRES (Folio n° 1365, Folio Plus n° 18, Classico
Collège n° 34)

L'INCONNU SUR LA TERRE (L'Imaginaire n° 394)

DÉSERT (Folio n° 1670)

TROIS VILLES SAINTES

LA RONDE ET AUTRES FAITS DIVERS (Folio n° 2148 et Écoutez lire)

RELATION DE MICHOACÁN

LE CHERCHEUR D'OR (Folio n° 2000)

VOYAGE À RODRIGUES, *journal* (Folio n° 2949)

LE RÊVE MEXICAIN OU LA PENSÉE INTERROMPUE (Folio Essais
n° 178)

PRINTEMPS ET AUTRES SAISONS (Folio n° 2264)

ONITSHA (Folio n° 2472)

ÉTOILE ERRANTE (Folio n° 2592)

PAWANA (La Bibliothèque Gallimard n° 112)

LA QUARANTAINE (Folio n° 2974)

POISSON D'OR (Folio n° 3192)

Suite des œuvres de J.M.G. Le Clézio en fin de volume

HISTOIRE DU PIED
et autres fantaisies

J.M.G. LE CLÉZIO

HISTOIRE DU PIED

et autres fantaisies

nouvelles

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quatre-vingt-dix exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 90.*

© Éditions Gallimard, 2011.

HISTOIRE DU PIED

Un

Une surface plane, molle, incurvée au centre, mais pas entièrement évidée.

Ridée, un peu.

Au repos, allongée, ou bien debout, reposant à la verticale au soleil, non loin de la mer. Qu'est-ce qui fait se recroqueviller les cinq doigts de chaque pied, non pas vraiment se recroqueviller, tendus plutôt, arqués vers le haut, écartés, comme on dit en éventail. L'idée du froid, sans doute, la masse mouvante de la mer qui déferle au bord de la plage, non pas le bruit de la mer (les pieds peuvent-ils entendre?) mais le souffle du vent du large, le souffle venu des profondeurs de l'horizon et remontant la côte au moment de la marée, et glissant sur la jeune femme en bikini, hérissant chaque poil le long des jambes, caressant la peau d'une main froide, le ventre au nombril orné d'un piercing vert, les seins dans le soutien-gorge aux bonnets triangulaires, jusqu'au visage renversé, abandonné, lui, complètement, les yeux révulsés derrière les paupières closes, les cheveux voltigeant s'emmêlant jusqu'à cacher le visage, une mèche

folle détachée des autres qui va et vient d'une joue à l'autre par-dessus le pont du nez entre les yeux.

Mais le pied, lui, ne s'abandonne pas. Debout, face au vent et à la mer, comme s'il surveillait, comme s'il résistait. Contre quoi, contre qui? Tous les muscles et tous les tendons sont prêts, bandés, non pas relâchés. Mollesse de la plante, apparente. À l'intérieur, les nerfs sont tirés, les osselets, les cartilages à leur place. Pas de repos. Pas de sommeil.

C'est une longue histoire. Cela a commencé vingt-six ans auparavant, quand Ujine est venue au monde. Encore tendre, comme flottant dans l'eau. La plante des pieds et la paume des mains toutes fripées, rougies. Les doigts très souples, que sa mère a comptés tout de suite pour être sûre qu'il n'en manquait pas, qu'il n'y en avait pas un de trop. Le gros orteil qu'Ujine suçait pour s'endormir, la jambe pliée jusqu'à son visage, les bras autour des cuisses, comme une sorte de nœud de chair rose, tiède et douce, très chaude, vivante. C'était au temps longtemps. Maintenant, Ujine ne connaît plus le goût de son gros orteil, c'est devenu lointain, étranger. Différent. Tout juste un souvenir, celui de sa mère qui lui a dit un jour : « Tu ressemblais à Bala Râma, le frère de Krishna, en train de sucer son orteil assis sur sa feuille de lotus sur l'eau des rivières. » Maintenant sa mère n'est plus là. Son souvenir la renvoie à un temps qui n'existe pas. Cela s'appelle la solitude, sans doute.

Pour savoir, elle a demandé à Marc, son petit ami, de prendre son gros orteil dans sa bouche. « Quel goût ça a ? » Marc est amoureux. Il aime les histoires étranges, les incartades à la banalité des jours. « Ça a le goût du lait », a-t-il dit, après réflexion, et ses yeux riaient. Il voulait goûter à toutes les parties de son corps, mais Ujine s'est rétractée. Elle a repris son orteil. « Espèce de pervers », a-t-elle dit. Mais elle n'a pas voulu expliquer pourquoi. « C'est toi qui me l'as demandé. » Ujine a mis la main sur sa bouche. « Embrassons-nous, c'est mieux ! »

Cela s'appelle donc la solitude. Être seul comme un gros orteil. Bien sûr la compagnie des autres doigts, les deux pieds. Mais cela ne rend pas leur solitude moins pesante. Sans voir, sans parler. Si loin de la bouche. Si loin de l'âme.

La terre. Le corridor interminable, carrelé en mosaïque noir et blanc, qui conduit à l'escalier de ciment. Du granito. Quelque chose qu'on ne fait plus depuis longtemps, importé d'Espagne, de minuscules dés de pierre de toutes les couleurs qu'on polit longuement à la meule électrique, jusqu'à faire cette surface lisse, froide, et les pieds nus alors se recroquevillent, forment des arcs, marchent sur les côtés, sur les talons, pour fuir le contact avec cette pierre autrefois hérissée de pointes, que le poli n'a pas complètement abrasée.

« Mais tu marches comme un pingouin ! »

« Ujine, tiens-toi droite, marche normalement, enfin ! »

« Cette fille a les pieds plats, il faudra l'emmener voir l'orthopédiste. »

Les pieds plats. Trop longs, affaissés, les pieds qui manquent de cambrure. Des pieds de garçon. Des pieds de vache, ont dit les filles à l'école. Il fallait les corriger, alors, les punir. Les enfermer dans des bottines à tiges métalliques, les exercer, les dominer. Une, et deux. Une, et deux.

« Sur la pointe, Ujine, sur la pointe ! »

Le plancher de la grande salle de danse, avec ses lames vernies, glissantes, au grain très doux, et la douleur qui entre comme une lame, force les orteils, serre, brûle les tendons et remonte le long des jambes, jusqu'aux hanches, jusqu'à l'aine.

« Je ne peux plus, madame, j'ai trop mal.

— Allons allons, pas d'apitoiement sur soi-même, mademoiselle. Une, et deux. Une, et deux. »

Et la longue canne du maître à danser, qui touche ses fesses, touche son dos, à peine, légèrement, et les pieds reçoivent la décharge électrique qui les jette, les fait bondir, les fait voler !

Courir. Après des années, courir. Sur la plage de sable fin, en Bretagne, la lieue de grève comme on l'appelle, le sable durci par le vent et la mer à marée basse, courir de plus en plus vite, en sautant par-dessus les goémons et les taches grises des méduses échouées, courir de plus en plus loin, les pieds volent sur la plage, plongent dans les flaques en jetant des gerbes de gouttes salées et tièdes.

« Ujine ! Ujine, arrête-toi ! »

Être libre, à seize ans. Frapper le sol, s'élancer, voler l'espace de quelques secondes. Danser, bondir. Comme

si le sol renvoyait les coups, ici, n'importe où. Sur le ciment des trottoirs, sur le goudron des routes. Les rondeurs sous les orteils, les coussins de peau souple et dure, les talons ronds comme des galets, usés, très doux, et les tendons sensibles sous la peau, cet avers de la vie, avers de l'être, sans cesse sur le sol, sans cesse en contact avec la terre, sur lequel repose tout le poids de l'existence, quarante-deux kilos de femme, dans sa robe de travail, dans son complet trois-pièces gris anthracite, dans le hall où elle accomplit son boulot d'hôtesse d'accueil, pour le salon du Prêt-à-porter ou du Cheval, le salon du Pacemaker, des Éditions médicales, des Agents de voyage...

« Vous porterez obligatoirement des escarpins à talons. »

« Ni baskets ni ballerines. »

« Chaussures fermées. »

Les rires des autres filles, leurs plaintes aussi :

« Mes pieds, mes pauvres pieds ! »

« Ils me tuent ! »

« Je ne les sens plus. »

« J'ai l'impression d'avoir des sabots de bois. »

Et après cela, le bain d'eau chaude, calmant, émollient, pour dormir, pour oublier, les orteils debout au fond de la baignoire, dix îlots surnageant dans la mer de mousse, une famille de petits canards. Comme jadis, toute petite, la voix de sa mère en train de compter et recompter :

« Un deux trois quatre cinq... et dix ! Et dix ! » Tenant

le dernier comme avec une pince, petit bout rose avec son minuscule ongle de nacre.

Avancer, toujours.

Frapper du bout du soulier, et porter le poids sur le talon minuscule. Un apprentissage. La première fois, c'était naguère, Ujine était encore petite. Elle avait mis les souliers de sa maman, trop grands, c'était comme marcher avec des boîtes. C'était pour entendre le bruit, clac-clac sur le plancher du salon, et les applaudissements et les rires de maman, de tante Annie, de papy Robert, de papy Dany, de tonton Jacques. Leurs rires, leurs commentaires. « Une vraie petite femme! — Et puis tu as vu comme ça la cambre! — C'est incroyable, c'est tout de suite un bout de femme, le dos creusé, les fesses sorties! »

Mais la vraie première fois, c'était longtemps après, pour une fête, un mariage peut-être. Une grande salle sonore, un plancher de bois verni, une véranda, un jardin d'hiver décoré de guirlandes, de plantes en pots, l'air était parfumé, un orchestre jouait quelque part, des *trotts*, des mambos, du cha-cha-cha. Ujine a enfilé les escarpins en cuir dur, elle était pieds nus malgré la fraîcheur du printemps.

C'était la première fois, elle avait l'impression de flotter, plus grande que la plupart des hommes, plus mince, plus haute, les talons devaient mesurer douze centimètres, tout à coup le sol était lointain, léger, au début elle le touchait du bout du pied, attendant le contact des talons, très précautionneusement, l'un, puis

l'autre. Elle dansait. Ses pieds s'envolaient maintenant, portés par le rythme de la musique, les talons claquaient sur le sol, servaient de pivots, tout était devenu facile, rapide.

« Vous dansez bien, mademoiselle. — Vous allez souvent en boîte ? » Elle y était allée, après cette permission, tous les week-ends, même tous les soirs pendant les vacances. Le bac était loin. C'était ça la chose urgente, la chose à faire en priorité, cette aventure qui commençait sa vraie vie, qui faisait d'elle une femme, une vraie femme, plus une enfant timide et dépendante. Ce n'étaient plus le tango ou le *trott*, c'étaient les danses violentes, sauvages, sous les coups de la guitare basse et de la batterie, un rythme mécanique, oppressant, serré, à peu près le rythme du cœur qui bat dans les artères. Le sang pulsait du bas vers le haut, pressé par les tendons, par les muscles des mollets, les muscles des cuisses. Le sang montait à la tête, si loin la tête, enflammait les joues, enivrait le cerveau. Mais c'était le sang venu du sol, de la piste de danse phosphorescente, le sang venu de la plante des pieds, le sol qui ondulait et frappait ses pieds, la musique cachée, libérée par coups sourds dans tout son corps. « Tu es belle, tu dances comme une pro, tu es bandante, regarde, tous les garçons te désirent quand tu dances ! » Elle n'écoutait pas. Elle ne voulait pas qu'on s'approche. Dans les boîtes, les garçons venaient toujours par-derrière, à toucher, jusqu'à la frôler, c'était un petit jeu, ils se branlaient contre ses fesses. Elle avait ça en horreur, elle les repoussait d'une bourrade, la main à plat sur leur poitrine, elle sentait la

sueur qui trempait leurs T-shirts. Ils étaient vicieux, minables, ils s'écartaient un instant, comme de petits chiens peureux, puis ils revenaient.

Ses jambes nues, tous ses muscles tendus, son ventre plat, son nombril percé d'un bouton vert pomme, couleur de ses yeux. Elle rentrait à quatre heures du mat', crevée, énervée, électrique, elle se jetait sur son lit sans même se déshabiller, juste quatre heures de sommeil avant le cours, psycho demain, puis *commercial english*, un peu de maths, n'importe quoi, elle n'y pensait même pas. Ses plantes libres, endolories, les orteils en éventail, la musique qui frémissait encore, un tremblement dans ses fibres, une racine électrique qui ne mourait pas, et cela glissait, s'en allait, hors d'elle par la peau dure des talons, par les phalanges des doigts, par les ongles.

C'était l'année où sa mère était morte à l'hôpital d'un cancer du pancréas, il n'avait pas fallu trois mois. On l'avait enterrée dans le petit cimetière de Villejuif, mais comme elle était bouddhiste on l'avait d'abord brûlée dans un four. Son père parti pour le tour du monde, jamais revenu.

Ujine ne pouvait plus s'en passer. Elle savait courir, sauter, marcher, attendre, perchée sur ses talons de douze centimètres, appuyée sur le bout des orteils. Elle pouvait tout, oui, elle pouvait tout faire. Ben, son petit ami du moment, se moquait un peu. « Comment vous faites, les nanas, pour tenir en équilibre là-dessus ? » Lui, avec ses éternelles baskets, des trucs rouge et blanc comme des bottines de scaphandrier. Il lui arrivait à

l'épaule. « C'est ce qu'on sait faire de mieux, nous les nanas, comme tu dis, tu n'étais pas au courant? »

Dans le métro, en retard pour les cours comme toujours, en retard pour le boulot au salon Ambassador à l'aéroport, pour accueillir les P-DG, les Parfumeurs, les Cosmétiques. Elle descendait les marches, elle les remontait deux par deux, les talons bloqués contre le nez de marche, elle courait sur les pavés mouillés, à travers les chaussées craquelées, sur la terre caillouteuse des chantiers. Mais elle n'aimait pas les tapis mous et parfois elle était prise au piège des grilles de débordement, et les terrasses en caillebotis étaient ses ennemies. Les employeurs lui pardonnaient, ils l'aimaient bien parce qu'elle avait ce type eurasien, les cheveux clairs et les yeux obliques, et qu'elle était mince comme une liane, ça faisait bien dans les salons, ils disaient qu'elle portait bien les robes fourreau noires. « Pourquoi tu crois qu'on t'engage, hein? Parce que tu es jolie, voilà, mais ça ne te dispense pas d'être à l'heure. »

Chaque matin. Se lever, poser la plante du pied sur le carrelage froid. Après le sommeil (l'amour, le rêve). « Bonjour! » L'étonnement du premier contact. Les doigts recroquevillés sur le pavé. Marcher. « Tu marches avec les talons! » Les mots de cette vieille, une vieille fille sans aucun doute. C'était le premier appartement d'Ujine, un studio au cinquième sans ascenseur, c'était si bon et si enivrant la liberté, ne plus avoir à répondre à personne, ne plus supporter les vanes de son frère, les reproches de son père. Mais la vieille au quatrième,

juste en dessous — une prof de lettres, mal lunée, mal fagotée, mal baisée. Elle l’attendait derrière sa porte et, quand Ujine passait, elle l’interpellaient, elle lui barrait le passage avec son bras maigre, elle la touchait du bout de ses doigts froids. « Un instant, mademoiselle ! » Un peu effrayante malgré sa maigreur et sa petite taille, ses cheveux teints en roussâtre, ses yeux gris pareils à des boutons de fièvre. « Je voudrais vous faire une observation. » Des années qu’Ujine n’avait pas eu peur d’une prof, elle repensait sans doute à Mlle Doux qui ne portait pas bien son nom, méchante, rusée, hargneuse, ses mauvais points, ses coups de règle sur les doigts, ses doigts crochus qui s’accrochaient aux cheveux des petites filles, les arrachaient très lentement, et Mlle Doux riait de les entendre pleurer à petits cris de souris, haï ! haï ! haï !

« Mademoiselle, est-ce que vous savez que vous marchez sur les talons ? » Avant même une réponse, elle continuait : « À vous voir, mademoiselle, on pourrait penser que vous êtes légère, une vraie sylphide, là, là, avec vos ailes, pfuii ! pfuii ! Mais quand on habite en dessous, boum ! Boum ! Vous devenez un éléphant ! Les talons en avant, et je cogne ! Je piétine ! J’ai des charrues aux pieds ! » Ujine s’était enfuie, elle descendait les escaliers quatre par quatre, la rampe tremblait, et la voix aiguë de Mlle Doux la poursuivait, la rattrapait : « Les talons ! Vous marchez sur les talons ! Sur les talons ! »

Alors Ujine devait vivre pieds nus, même les claquettes faisaient du bruit. Dérouler la plante du pied, lentement, les orteils d’abord, appuyer le talon doucement, dou-ou-ce-ment !

L'amour, c'était inattendu, inespéré.

Elle avait rencontré Samuel alors qu'elle n'y croyait plus. Ça n'avait pas été facile. Il n'allait pas dans les endroits qu'elle avait l'habitude de fréquenter, les bars à sushis, les clubs, les restos. Il ne dansait pas. Il n'aimait pas les karaokés. Il aimait les choses simples, c'est ce qu'il disait. Les promenades au bord de la rivière, sur les chemins de halage. La piscine, mais le soir, quand il n'y avait pas d'enfants. Il aimait en particulier une piscine au décor Belle Époque, carrelée de vert plutôt que de bleu, avec ses petites loggias décorées de fleurs de lotus en mosaïque. Délicatement démodée.

C'était là leurs premiers rendez-vous. Elle n'oublierait jamais le contact des carreaux verts, froids, mouillés, le pédiluve gluant, les marches de l'escalier en demi-lune qui s'enfonçait dans l'eau fraîche. C'était juin, le début de l'été. Dehors il faisait lourd, il pleuvait. L'eau ruisselait sur les vitres du toit, les lampes faisaient des étoiles aux poutres de béton. Neuf étoiles, elle les avait comptées en glissant sur le dos, assourdie par le bonnet de bain en caoutchouc (« C'est obligatoire ici, avait précisé Samuel, ils sont très stricts sur les questions d'hygiène. »). Samuel respectait tous les interdits, il observait à la lettre les règlements. C'était son genre. Au début, il était si délicat. « Excusez-moi, mademoiselle... » Il s'excusait pour tout. Pour lui prendre la main, pour frôler sa poitrine. Pour lui poser des questions personnelles, ou pour ne pas répondre aux questions. « Excusez-moi, je ne peux pas parler de cela tout de suite. » Il avait eu une

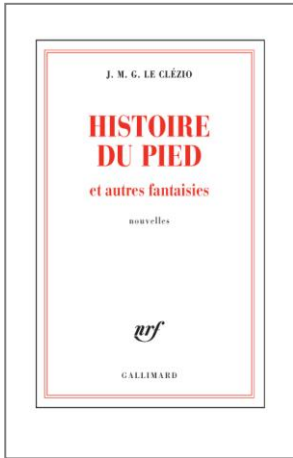
maîtresse à vingt ans. Il l'avait avoué en détournant les yeux. « Peut-être qu'il est pédé? » Ç'avait été la réflexion de Mado, une copine du boulot. Ça les avait fait bien rire. Il avait des pieds très grands, très longs. Il était si grand, deux mètres? Ujine avait toujours aimé les hommes grands. Des pieds longs et minces, l'orteil médian qui dépassait les autres, est-ce qu'on appelait ça le pied égyptien? Ujine avait été tout de suite amoureuse de ses pieds. Bien sûr, lui n'en savait rien. Ujine se serait tuée plutôt que d'avouer quelque chose d'aussi bête. Surtout qu'elle détestait ses propres pieds, elle détestait leur forme, trop plats, la couleur pâle, les orteils boudinés. Elle se souvenait de la première fois qu'elle en avait entendu parler. Elle était avec des filles, au camp d'été, au bord de la rivière, il faisait chaud, personne n'avait de maillot, elle avait retroussé son pantalon pour laisser l'eau froide couler sur ses jambes. La mono était arrivée. Elle avait dit à Ujine : « Alors, mademoiselle-avec-les-gros-orteils? » Ujine avait mis une ou deux minutes à comprendre, mais les autres filles avaient attendu moins longtemps, elles répétaient : « Mademoiselle-gros-orteils! Mademoiselle-gros-orteils! » Pourquoi n'avait-elle pas oublié? Elle avait essayé de lutter. Elle avait porté des sandales à bouts fermés, des socquettes, elle ne mettait jamais de tapettes, de claquettes, elle disait, ça me fait mal, ça m'arrache la peau. Puis elle avait pris l'habitude de peindre ses ongles en rouge vif. Puisque j'ai de gros orteils, autant qu'on les voie tout de suite! Et puis ça lui était égal maintenant.

Samuel s'était excusé après le premier baiser. Il s'était

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 11 octobre 2011.
Dépôt légal : octobre 2011.
Numéro d'imprimeur : 80430.*

ISBN 978-2-07-013634-6/Imprimé en France.

238191



Histoire du pied et autres fantaisies Jean-Marie Gustave Le Clézio

Cette édition électronique du livre
Histoire du pied et autres fantaisies de Jean-Marie Gustave Le Clézio
a été réalisée le 27 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136346 - Numéro d'édition : 238191).

Code Sodis : N51456 - ISBN : 9782072462573

Numéro d'édition : 238193.